

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

LES PORCHERONS. — MADELON. — M^{me} CABEL. — M^{lle} CHAMBARD.

En assistant aux représentations des *Porcherons* et de *Madelon*, un regret nous venait malgré nous, c'est que M. Scribe ne se donnât plus depuis quelque temps la peine de faire des opéras-comiques. M. Sauvage qui paraît se porter comme son héritier, à en juger par sa fertilité, n'est pas homme à le faire oublier. Aussi bien, jamais personne, en ce genre n'a été à la cheville de M. Scribe. Il s'est rencontré des vaudevilles qui valaient les siens, mais en fait d'opéras-comiques il est sans rival ; et pourtant nos jeunes fantaisistes modernes sont allés jusqu'à dénier à M. Scribe toute faculté créatrice, le taxant d'esprit essentiellement prosaïque et bourgeois ! Mais faut-il donc beaucoup plus d'imagination pour enluminer une strophe lyrique ou dessiner les cinq compartiments d'une tragédie, que pour évoquer des féeries aussi neuves, aussi fraîches, par exemple, que *les Diamants de la Couronne* ou *le Domino noir* ? Ce que j'admire en M. Scribe, c'est de savoir être d'autant plus clair qu'il est plus invraisemblable dans ses inventions. Plus les fils de l'intrigue se brouillent, plus on les suit avec facilité. Les autres ne rencontrent que des situations communes, et ils ne peuvent pas seulement les rendre intelligibles.

Pour ce qui est de la musique des *Porcherons*, nous avouerons de suite, malgré le demi-succès qu'elle a obtenu, tout notre faible pour elle ; et nous sommes sûr que le public finira par être de notre avis. Déjà il semble revenu de sa froideur. C'est que cette musique possède cet attrait particulier, et de jour en jour plus rare, de ne pas ressembler à celle de tout le monde. La veine, si vous voulez, n'est pas très-profonde, mais du moins elle est originale, et M. Grisar peut dire, lui aussi :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Sans chercher à italianiser la phrase musicale, il se rattache de préférence aux anciens maîtres de l'école française. Nous regrettons même que cette fois, il ait semblé vouloir s'éloigner de sa première voie, comme si le succès de *Gilles le Ravisseur* l'avait rendu plus ambitieux. Tout le deuxième acte des *Porcherons* est charmant ; le premier quatuor surtout est une des plus piquantes pages d'opéras-comiques qui se puisse entendre, pleine d'esprit, de rondeur, de clarté. M. Anthiome l'a du reste rendue avec beaucoup de talent ; et c'est ici l'occasion de dire que cet artiste gagne chaque jour dans la faveur du public ; les solides qualités que ses débuts avaient laissé entrevoir se dégagent de mieux en mieux, c'est en somme une très-bonne acquisition pour notre Grand-Théâtre. Citons encore le troisième acte, où grâce à la couleur particulière que M. Grisar a donnée à sa musique, et